

## Representation et perception du mal et du bien dans *Matigari* de Ngugi wa Thiong'o

Kouamé Francois ATTA  
Université Félix Houphouët-Boigny, Abidjan-Cocody, Côte d'Ivoire  
[Atta.k@iugb.edu.ci](mailto:Atta.k@iugb.edu.ci)

&

KASSAMBARA Aminata  
Université de Bondoukou  
email: [kassaminata@gmail.com](mailto:kassaminata@gmail.com)

&

AMOI Evrard  
Université Peleforo Gon Coulibaly  
[amvrard@upgc.edu.ci](mailto:amvrard@upgc.edu.ci)

### Résumé

Cet article se propose d'analyser le roman de Ngugi comme un texte postmoderne qui remet en cause l'héritage colonial. L'objectif de cet examen est de mettre en exergue la quintessence des relations qui existe entre le colon et le colonisé, mais aussi entre le leader africain et son peuple. Le colon est donc perçu comme une force du mal qui s'oppose au bien-être et à l'indépendance des Kenyans. Le colon Settler Williams affirme la suprématie de la race blanche quand il se transforme en usurpateur. Il s'accapare des maisons et de la terre des Kenyans. Dans le déroulement de l'histoire, Matigari se dévoile comme un messie. C'est un personnage providentiel, impatientement attendu pour sauver son peuple. Dans ce sens, Matigari est un porteur de valeurs positives : l'amour du prochain, la solidarité, l'unité, le courage et l'abnégation. Le texte combine harmonieusement des éléments de la littérature orale et des nouvelles techniques d'écritures.

**Mots-clés :** abnégation, colon, indépendance, héritage colonial, histoire, messie, usurpateur

### Abstract

This paper intends to analyze Ngugi's novel as a postmodern text which puts into question, colonial heritage. The aim of this study is to highlight the quintessence of the relationships between the settler and the colonized people but it also reveals the relationship between African leader and his people. The Settler is then perceived as an evil force which is opposed to the welfare and independence of Kenyan people. Settler Williams affirms the supremacy of Europeans when he turns himself into a usurper. He deprives Kenyan people from their houses and their land. In the development of the plot, Matigari reveals us a messiah. He is a providential character who is expected to save his people. In this view, Matigari is a carrier of positive values: love, solidarity, unity courage and self- sacrifice. The text harmoniously combines elements of oral literature and new writing techniques.

**Key-words:** self-sacrifice, settler, independence, colonial heritage, history, messiah, usurper

## Introduction

Dans *Matigari*, Ngugi dépeint le colon et l'élite africaine aliéné comme les représentants de l'Occident. Le colon est donc perçu comme une force du mal qui s'oppose au bien-être et à l'indépendance des Kenyans. L'usurpateur est aidé dans sa quête par ses collaborateurs qui prône le maintien du colonialisme. Le romancier considère les intellectuels africains névrosés comme des « colons noirs ». Ces derniers poursuivent les actions du colonialisme dans la société postindépendance. Cette étude se propose de lire le roman de Ngugi comme un texte postmoderne qui remet en cause l'héritage colonial. L'objectif de cette étude est de mettre en exergue la quintessence des relations qui existe entre le colon et le colonisé, mais aussi entre le leader africain et son peuple. Au-delà de ce « paradigme », c'est la crise de la l'alliance de deux civilisations qui se profile. C'est d'ailleurs dans ce sens que notre contribution porte sur « Figurations de l'Occident et l'Afrique dans *Matigari* de Ngugi wa Thiong'o ». Qu'entendons-nous par « figuration et Occident » ? Dans cette étude, la figuration doit lue comme une forme de représentation. Le concept de « représentation » est une image. Elle est une reconstruction cognitive des éléments de l'environnement. La représentation implique donc une activité de reproduction. Comme dit Moscovici « cette représentation n'est pas le reflet dans l'esprit d'une réalité externe parfaitement achevée mais un remodelage, une véritable construction mentale de l'objet » (1972, pp. 305-306). L'acte de représentation est donc un acte de penser par lequel l'individu se rapporte à un objet. Dans ce sens, « se représenter », c'est tenir lieu, être à la place de. Partant de ces définitions, Moscovici (1976, p. 362) affirme que chaque représentation comporte une double face: la face figurative et la face symbolique.

Par ailleurs, le lexème « Occident » est un concept géopolitique qui s'appuie généralement sur l'idée d'une civilisation commune, héritière de la civilisation gréco-romaine dont est issue la société occidentale moderne. Son emploi actuel sous-entend également une distanciation avec le reste du monde. Pour déchiffrer la quintessence de notre sujet, il est important de répondre aux questions suivantes: quels sont les représentants des forces antagonistes du roman de Ngugi? Dans quelle mesure peut-on considérer le colon comme l'image du diable et le colonisé comme l'incarnation du bien? Quelle est l'idéologie qui sous-tend cette écriture du mal ou de la laideur. Pour répondre à ces différentes interrogations, nous emprunterons l'axe de la sociocritique. L'analyse sera axée sur trois points: la force du mal, l'agent du bien et l'idéologie de l'écriture du mal africain.

### 1-La figure du mal

Dans le texte de Ngugi, le colon est caricaturé comme l'agent des forces du mal. Il est la flèche de lance de l'administration britannique. A ce titre, il est perçu comme un usurpateur et chef sanguinaire.

#### 1-1-Le colon déguisé

Dès l'ouverture du roman, le colon se dévoile comme un envahisseur qui se sert de la ruse pour nouer une amitié avec les Kikuyu. Il se présente comme un missionnaire qui se soucie du bonheur et du devenir du peuple noir. Au-delà de l'amour qu'il exprime à l'égard des Africains, on voit transparaître la duperie qu'il met en œuvre pour spolier les Kikuyu de leur terre et leurs biens. Comme dit Ngugi « Imperialism through the missionaries of its ideology introduced writing to many African languages. It was necessary that the biblical message of subservience, the administrative orders for and taxes » (1986, p.66). Ngugi représente les

institutions de relais du système colonial comme des instruments d'aliénation et de dépersonnalisation des Africains. L'église est utilisée comme un prétexte pour voler et transformer les Kikuyu en squatteurs dans leur patrie. « We went to their church. [...] He said: Let us kneel down to pray. We knelt down. Mubia said: Let us shut our eyes. We did. [...] When we opened our eyes, our land was gone and the sword of flames stood on guard» (Ngugi, 1967, p.15). Ici, le romancier dénonce l'idéologie colonialiste qui vise la destruction psychologique et mentale des Africains.

L'objectif inavoué de l'idéologie colonialiste est de forcer les colonisés ou les dominés à offrir leur richesse et leur terre en offrande au Dieu des missionnaires. Le Kikuyu ou l'Africain doit donc accepter de tout perdre sur terre s'il desire vivre dans le paradis céleste après la mort: « As for Mubia, he went on reading the word, beseeching us to lay our treasures in heaven where no moth would corrupt them. But he laid his on earth, our earth» (Ngugi, 1967, p.15). Ce discours du Kikuyu converti au christianisme incarné par Mubia révèle la fourberie du discours du colonisateur. Au-delà de l'idéologie expansionniste, on observe également l'ambiguïté de l'évangile. Les missionnaires et l'administration coloniale vivent dans un paradis terrestre quand ils s'accaparent de la terre et du trésor des colonisés. Cependant, ils encouragent les Africains à demeurer dans l'ignorance, s'ils espèrent voir Dieu un jour: « Heureux les pauvres en esprit car ils verront Dieu» (Mathieu 5: 3). La manière dont les démons blancs s'acharnent à réduire les colonisés en bêtes sauvages se manifeste dans ces propos du narrateur:

You see, I built the house with my own hands. But Settler Williams slept in it and I would sleep outside on the veranda. I tended the estates that spread around the house for miles. But it was Settler Williams who took home the harvest. I was left to pick anything he might have left behind. I worked all the machines and in all the industries, but it was Settler Williams who would take the profits to the bank and I would end up with the cent that he flung my way. I am sure that you already know all this. I produced everything on the farm with my own labor. But all the gains went to Settler Williams. What a world! A world in which the tailor wears rags, the tiller eats wild berries, the builder begs for shelter. (Ngugi, 1987, p. 21)

L'analyse de ce passage permet de comprendre que l'alliance entre l'Afrique et l'Europe est un partenariat qui se fonde sur un rapport de force. Dans ce rapport historique où dominant et dominé sont perçus comme des alliés, le plus puissant est celui qui a la plus grande capacité de nuisance. Le colon Settler Williams affirme la suprématie de la race blanche quand il se transforme en usurpateur. Il confisque des terres et habite dans des maisons construites par des Kenyans: « I built the house with my own hands. But Settler Williams slept in it and I would sleep outside on the veranda » (p. 21). La société référentielle du texte se dévoile comme une société anormale. Le désordre prend la place de l'ordre et l'ordre devient le désordre. Dans ce sens, les propriétaires terriens sont sans terre et les propriétaires des maisons sont expulsés de leurs maisons. Ils dorment à la belle étoile. Mieux, ils deviennent les veilleurs de nuit des usurpateurs, ces voleurs déguisés en philanthropes. Dans la socialité du texte, Settler Williams est le véritable agent des forces du mal. L'insensibilité est le trait dominant de son caractère. La cruauté de ce colon démontre que l'esclavage est une machine de la cruauté et de la bestialité : « There is nothing worse than slavery in this world. Slavery! Ah, slavery! The chaining of the mind and of the soul » (pp. 46-47). Settler Williams est farouchement déterminé à réduire les Africains à la mendicité. Il ne travaille pas dans les usines esclavagistes, mais il est celui qui empêche le salaire mensuellement de tous les ouvriers. C'est donc un homme qui moisonne

sans semer: « The white-man-who-reaps-where-he-never-sowed [...] black-man-who-produces, not know the white-man-who-reaps-where-he-never-sowed? » (p. 46).

Dans le récit, les lexèmes « police station » (p. 8), « railway and tunnel » (p.8), « factory) (p. 9), « black Mercedes » (p. 9), « plantation » (p. 42), « horses » (p. 42), « Mercedes-Benz » (p. 42) sont des maillons essentiels du système esclavagiste. Ces instruments participent à la domination et à l'exploitation des Africains. Dans le texte, l'usine et la plantation sont de véritables agents du mal. Les ouvriers Africains travaillent dans ces deux institutions sans repos et ils reçoivent des miettes pour le travail fourni. Le colon fait travailler le colonisé dans l'usine : « ANGLO-AMERICAN LEATHER AND PLASTIC WORKS » (p. 10) comme une bête sauvage. La mention « PRIVATE PROPERTY » (p. 10) participe une catégorisation des groupes sociaux du texte. Le décodage du message que le titre de l'usine renferme permet de comprendre que les occidentaux ne sont pas venus pour sauver les Africains de la misère mais ils sont venus pour s'enrichir illicitement. C'est pourquoi ils octroient une récréation journalière de cinq minutes aux ouvriers de l'usine.

En réalité, un ouvrier ne peut se reposer et récupérer l'énergie perdu pendant cinq petites minutes. L'implicite de cette récréation est de permettre à chaque ouvrier de se soulager et de fumer une cigarette. Dans cette situation, l'employer, le colon n'accorde pas de la valeur à la vie humaine. Ce qui a plus de valeur à ses yeux, c'est la grande quantité de produits manufacturés. L'exploitation du colonisé se manifeste également dans un autre lieu de rencontres communautaires que symbolise la vaste plantation esclavagiste. Comme dit, le narrateur de cette plantation est incommensurable:

'This plantation is so big that the owner can cover it from end to end only on horseback'. 'Or maybe on a winged car', Mūriūki added picturing in his mind their yard. 'Oh, how I would love to fly above this tea estate on a winged Mercedes-Benz or, better still, on a winged horse, with the leaves of these bushes softly brushing the dust off my aching feet'. [...] Gūthera and Mūriūki strained their eyes to look, and indeed, there on top of the hill overlooking the whole country stood a huge house which seemed to stretch out for miles, as if, like the plantation itself, had no beginning and no end. (p. 42)

Dans ce passage, la plantation du colon est décrite comme une très vaste plantation sans aucune limite. L'étendue de cette entreprise agricole est telle que l'on doit utiliser un cheval ou une voiture afin de pouvoir joindre ses deux bouts. Ici, on se rend compte que le colon a confisqué les terres des Kenyans pour implanter son entreprise agricole. C'est donc un espace qui participe à la pérennisation de la domination coloniale en Afrique. La grandeur de ce domaine agricole constitue à la fois sa beauté et sa laideur. Il est très vaste parce que des Kenyans y travaillent contre leur gré et sans salaire. C'est un symbole qui exprime la souffrance endurée par les Africains pendant la construction des institutions du système colonial. Le cheval et la Mercedes-Benz sont des moyens de transport qui mettent en relief l'opulence du propriétaire de la plantation. Le personnage Matigari ne supporte pas le mépris des collaborateurs de l'esclavagiste vis-à-vis des Africains qui ont construit toutes les institutions de l'administration coloniale avec les mains nues. Il raconte l'histoire de l'invasion du pays à Bob, ce collaborateur du colon. Il était bien présent pendant la pénétration des Portugais, des Arabes et des Britanniques : « I have seen many things over the years. Just consider, I was there at the time of the Portuguese, and at the time of the Arabs, and the time of the British » (p. 45). Au regard de ce qui précède, on note que la pénétration de l'Occident en Afrique a été

désastreuse, douloureuse et sanguinaire. Dans cette perspective, nous nous intéresserons au caractère sanguinaire du colon dans le point suivant.

### 1-2- La méchanceté des agents du système esclavagiste

L'image du colon que Ngugi présente au lecteur de son roman *Matigari*, est celle d'un esclavagiste sadique. Dans ce sens, le colon Settler Williams est caricaturé comme l'incarnation du sadisme occidental. C'est un personnage qui se plaît à faire souffrir les autres. Le romancier critique et dénonce le cynisme du colon Settler Williams quand il écrit :

How the settlers had loved shedding blood!...They would dress in red, and the rider who got to the fox first would cut off its tail in triumph; then he would smear the blood of the fox on the face of a woman... Yes, it felt like a long time back... Well, there was no night so long that it did not end with dawn... He hoped that the last of the colonial problems had disappeared with the descent of Settler Williams into hell (p. 3).

Ici, le sadisme du colon transparaît à travers son goût de l'effusion du sang. Les colons sont à l'image des vampires obnubilés par la vue du sang. C'est ce qui explique le plaisir qu'ils éprouvent quand ils s'habillent en rouge. Ils sont d'ailleurs heureux de décapiter un renard et de badigeonner le visage d'une femme africaine avec le sang de la bête tuée. Ce sadisme des Européens à l'égard des Africains est également perceptible dans le comportement des deux policiers et de leur chien apprivoisé pour punir les dominés. Le narrateur parle du cynisme des forces du mal dans la société référentielle du texte quand il dit :

A crowd of people stood around Gūthera, watching the policemen unleash terror on the woman. She was kneeling on the ground. The dog would leap towards her; but each time its muzzle came close to her eyes, the policeman who held the lead restrained it. Gūthera's wrapper lay on the ground. Each time she stood up to retreat, the dog jumped at her, barking and growling as though it smelled blood. Some people laughed, seeming to find the spectacle highly entertaining. A gush of urine rushed down her legs, she was staring death in the face. [...] 'What is going on here? Are you going to let our children be made to eat shit while you stand around nodding in approval? How can you stand there watching the beauty of our land being trodden down by these beasts? What is so funny about that? Why do you hide behind a cloak of silence and let yourselves be ruled by fear? Remember the saying that too much fear breeds misery in the land' (pp. 30-31)

Dans le texte, les policiers et leur chien agissent comme des promoteurs de la violence et du terrorisme. Ces curieux hommes qui « passent [...] la majeure partie de leur existence à entretenir des divisions, à maintenir des fossés, à faire sauter des ponts, à se barricader, à se cuirasser, à s'effrayer les uns les autres » (Dadié, 1968, p. 58) ont la ferme conviction que se battre est un devoir pour eux. Ces forces du mal sont insensibles à douleur et la souffrance des personnes vulnérables. Le chien est symboliquement l'arme que les collaborateurs du colon utilisent pour éviter toute velléité de révolte des dominés. Les deux policiers livrent à leur chien toute femme africaine qui refuse de s'amouracher avec le colon: «The dog would leap towards her; but each time its muzzle came close to her eyes, the policeman who held the lead restrained it » (p.30). Ici, les démons blancs posent des actes que le lecteur peut facilement comparer à des actes terroristes. Le terrorisme que les adjutants du colon Settler Williams propagent dans la société référentielle du roman, transforme les Africains en des traumatisés psychologiques. Le traumatisme des Africains se traduit par le remplacement de la société de valeurs par une société anémique. L'inaction des Africains vis-à-vis de l'humiliation et la maltraitance de la femme africaine que le chien force à pisser sur elle-même : « A gush of urine rushed down her

legs » (p. 30), nous permet de comprendre que la solidarité africaine a cédé sa place à l'individualisme sous l'ère du colon Settler Williams. Les Africains sont devenus plus sadiques que les colonialistes car la violence et le terrorisme sont perpétrés par des Africains et contre des Africains. Par conséquent, l'Africain moderne se réjouit du malheur de son frère et il ne sent plus obliger de compatir à la douleur des autres.

Par ailleurs, l'église, naguère lieu de refuge des parias et des pauvres devient elle aussi l'épicentre des séismes sociaux qui s'opèrent dans le texte. L'église est fourvoyée de sa mission quand elle se transforme en lieu de manifestation de la haine et de l'injustice sociale. Le refus de la communauté chrétienne de soutenir la jeune chrétienne qui doit échanger sa virginité contre la vie de son père met également à nu la supercherie du système colonial. Comme dit le narrateur, le père de cette jeune chrétienne est arrêté et assassiné pour son refus de collaborer avec le colon :

One day, her earthly father was arrested. She went to see him in prison. She went to the superintendent of police to ask why her father had been arrested. He told her: 'Your father was found carrying bullets in his Bible. The girl denied this. Go ask your father, they said. They brought him in, handcuffed. When she saw him like this, she began to cry. [...] The girl was great shocked and for a while remained speechless. Being found in possession of bullets carried with it a death sentence. They took her father back to his cell. The superintendent came out, smiling slyly. He said: My supervisors do not know about this yet. We can settle this matter between us here and now. Give me your purity, and I will your parent back to you. The young maiden remained silent. The superintendent explained further: You are carrying your father's life between your legs. (p. 35)

L'inconscient du texte révèle que l'église est effectivement un agent des forces des ténèbres. L'église est donc un instrument de répression contre les patriotes et les révolutionnaires Kenyans. D'ailleurs, le colonisé qui refuse de regarder dans la même direction que le système est traité de terroriste. C'est ce qui explique l'arrestation arbitraire de ce combattant de la liberté que l'administration de Settler Williams présente comme un terroriste voire un danger public. On soupçonne ce patriote Kenyan de se promener avec des minutions dans sa Bible: «Your father was found carrying bullets in his Bible» (p. 35). Ici, on se rendre compte qu'il s'agit d'une accusation sans aucun fondement. Sinon quelle est la taille d'une Bible pour qu'elle soit utilisée comme un moyen de transport des minutions. Le lecteur averti décèle facilement le mensonge de l'idéologie colonialiste que renferme l'évangile. Mieux, pour libérer ce soi-disant terroriste, le garde-pénitencier demande à la fille vierge du détenu de lui offrir sa virginité contre la libération de son père. Le garde-pénitencier ridicule et satirise la foi chrétienne des Africains quand dit à la jeune fille que son sexe est l'unique voie de sortir de son père de la prison: « You are carrying your father's life between your legs» (p. 35). Il précise que l'ordre hiérarchique n'est pas informé de la situation, par conséquent, un règlement à l'amiable est possible si cette dernière accepte de lui offrir son corps.

Face à ce dilemme, la jeune fille se retourne à l'église pour avoir le soutien et la compassion de la communauté religieuse afin de faire le bon choix. Cependant, l'église lui conseille de protéger sa virginité au détriment de la survie de son père. Elle se rend à la prison où elle annonce son refus de sacrifier sa virginité pour garantir de la vie de son père. Le brigadier tente de la convaincre à faire le sacrifice suprême en ces termes :

Your father is among those who call themselves patriots. He has been assisting the terrorists with supplies of bullets. The crime of being found in possession of bullets without a licence

carries a death sentence. But I shall help you. Nobody outside this police station knows about this. You can trade your innocence for your father's life. The girl answered: I will never forsake my father, Creator of heaven and earth. He lay down the commandment: Thou shalt not commit adultery. The police officer told her: Say goodbye to your father, then. Her earthly father was killed. Their land was confiscated by the colonial government and the girl was left to fend for her brothers and sisters. Problem began to heap on problem. [...] The girl went back to the priest. She pleaded with all the other Christians in her church. When they saw her approaching, they fled. A terrorist's child? She would go to church, only to return home empty-handed. (p. 36)

L'analyse de cet extrait dévoile le sadisme de l'église et des chrétiens. La jeune fille a suivi les conseils prodigués par les dignitaires de l'église missionnaire. Elle refuse de sacrifier sa virginité pour épargner la vie de son père. Son refus de sauver la vie de son père trouve son fondement dans l'évangile stipule que nul ne doit commettre l'adultère : « Thou shalt not commit adultery » (p. 36). Au-delà du refus de la jeune fille de commettre l'adultère pour sauver son père, on voit l'aliénation mentale et psychologique d'une névrosée Africaine. A notre avis, si cette jeune fille était lucide, elle comprendrait que sauver la vie de son géniteur est plus important que toute chose. Cependant, on comprend son attitude puisque l'église est dépeinte comme un espace idéal de promotion de la haine et de la méchanceté. L'assassinat de son père lui permet de comprendre que l'église n'est pas toujours un refuge pour les déprimés et les bannis sociaux. Le refus de l'église de la reconforter pendant la crise familiale qu'elle traverse est le signe palpable de la malice des hommes de Dieu et des convertis contre les pauvres. « The real Church of God resided in people's hearts. The rest were mere edifices (p.33). La jeune fille aimait profondément son père biologique à l'image de son père céleste. Cependant, elle est stigmatisée par l'église comme la fille d'un terroriste, ce qui sous-entend qu'elle est elle-même une terroriste en devenir. Par conséquent, elle ne bénéficie pas de l'assistance de l'église. Enfin de compte, cette jeune chrétienne devenue orpheline et abandonnée par l'église se transforme en travailleuse du sexe pour s'occuper de sa famille. Cette étude sur le colon comme une force du mal sera suivie par l'examen du personnage charismatique Matigari comme un symbole du bien.

## **2- Le symbole du bien**

Dans cette seconde partie de notre travail, le bien doit être lu comme tout ce qui est conforme à un idéal, à la morale et à la justice. Le bien vise aussi le succès du potentiel humain. Dans cette perspective, l'analyse sera focalisée sur deux points : Le messie et le promoteur de l'anglais africain.

### **2-1- Matigari**

Dans l'intrigue, le substantif Matigari a une double signification. Il y a une identité entre le titre du roman et le nom du personnage central. Le roman est connu sous le nom Matigari et l'histoire narrée est conduite par le personnage Matigari. Cette coïncidence entre le titre et le personnage principal traduit l'importance que Ngugi accorde à ce personnage dans son texte. Dans le texte, Matigari se dévoile comme un messie. C'est un personnage providentiel, impatientement attendu pour sauver son peuple. Dans sens, Matigari est le porteur de valeurs positives : l'amour du prochain, la solidarité, l'unité, le courage et l'abnégation. Il est à l'instar de Moïse, l'homme idéal qui doit conduire le peuple Kenyan à Canaan, la terre promise par Dieu aux Hébreux. Autrement dit, Ngugi confie à Matigari la libération du Kenya dominé et psychologiquement diminué. Pour cette raison, le narrateur le présente comme un patriote, un véritable leader engagé dans la lutte de libération.

I will take you to the house. We will go home together so that you can see that it was not for nothing that I spent all these years struggling against Settler Williams. [...] ‘That is true,’ Matigari said. ‘These children are too young to know. Take me, for example. Settler Williams and I spent many years in those mountains you see over there, hunting one another down through groves, caves, rivers, ditches, plains, everywhere. I would sometimes catch sight of him in the distance, but by the time I was ready to fire, he had disappeared in the bush, and he would be swallowed by the darkness of the forest. ‘At other times he would push me into a corner, but by the time he fired, I had already ducked. I would roll on the ground, crawl on my knees or crawl on my belly, and I would thus slip through his fingers. And so, day after day, week after week, month after month, many years rolled past. (pp. 20-21)

Dans ce passage, Matigari est représenté comme un combattant farouche de la lutte anticoloniale. Il est le médiateur voire le rassembleur du Kenya post-crise. La spoliation et l’humiliation ont poussé les patriotes Kenyans à mener une guerre atroce contre le colon Settler Williams pour reconquérir leur terre et leur trésor. « Patriots are those who went to the forest to fight for freedom. [...] You know that the fire of freedom was first lit in the forests and mountains » (p. 20). La liberté ou du moins l’indépendance du Kenya a été conquise après plusieurs années de lutte féroce contre l’armée coloniale de Settler Williams. Les patriotes sont donc les vrais héros de la liberté et de l’indépendance de la société Kenyane fictionnelle. Dans la narration, la flamme de la liberté est allumée d’abord dans la forêt et sur les montagnes avant de s’illuminer dans les villages et les villes. Matigari est aussi dépeint comme la figure emblématique de l’unité et la réconciliation:

‘I’m looking for my people so that we may go home together’. ‘The family of the patriots who survived the war?’ ‘Maybe they do not know who they are yet. Maybe they forgot who they really were. So, I will have to go to all the market-places, to all the shopping centres and to all the meeting-places, and blow the trumpet to call together the family of all the patriotes who survived. I will tell them: Settler Williams is dead; let us go home now’. [...] Settler Williams had strolled about with his hands in his pockets, whistling tunes or giving orders here and there. He [Matigari] told her [Güthera] how, when he had finished building the house, Settler Williams had grabbed it. [...] The house is mine now, it belongs to me and my family....That is why I am now looking for my people my daughters, my sons, my in-laws, my wives... (p. 38)

Ici, le personnage principal Matigari est le troubadour qui traverse tout le Kenya à la recherche de sa dulcinée. Dans le texte, le peuple Kenyan est la symbolique du cœur de la “belle femme” que Matigari veut reconquérir pour se rétablir de son traumatisme psychologique : « It belongs to me and my family...That is why I am now looking for my people my daughters, my sons, my in-laws, my wives... (p. 38) ». Ainsi, les actions et les mouvements que Matigari mène dans le récit peuvent être interprétés comme les agissements d’un promoteur du bien et de la concorde sociale. Il travaille sans relâche pour le bien-être du Kenya et des Africains parce qu’il est conscient que celui qui ignore la voix du peuple court à sa propre perte : « Don’t go against the people. A man who ignores the voice of his people comes to no good end » (Ngugi, 1967, p. 226). Matigari accepte de se sacrifier pour sauver son peuple. Ainsi, il devient dans le roman le Christ qui doit mourir pour sauver l’humanité : « A man should give up his life for somebody else » (1987, p.35). Derrière ce discours du héros, on voit planer l’ombre d’un anticolonialiste et d’un panafricaniste convaincu. Toutes actions de Matigari visent à mettre en question l’héritage colonial. C’est donc un dissident africain qui prône le changement de l’ordre établi. Ce cri de ralliement est l’expression de l’engagement et la détermination des patriotes à vaincre les forces de l’occupation :

You foreign oppressor  
Pack your bags and leave!  
For the owner of this house  
Is on his way! (p.46)

Dans cette chanson, le colon est perçu comme l'opresseur étranger qui s'est accaparé de la terre et les biens des Kenyans. Cette chanson est une invite que le romancier adresse à l'usurpateur pour qu'il libère rapidement la maison qu'il occupe illégalement. Le substantif « this house » (p. 46) représente métaphoriquement la société Kenyan fragmentée et adultérée. Ici, le propriétaire de la maison n'est autre personne que Matigari, le porte-parole ou la voix du peuple. Le narrateur se réfère à la victoire de Matigari contre Settler Williams quand il dit: « It was only yesterday that he fell, and I stood on his chest with my left foot, holding up the weapon of victory and singing victory in my heart : the house now , belong to me and my family. » (p.38). Ce discours de Matigari traduit clairement la victoire des patriotes ou des combattants kenyans de la lutte anticoloniale sur les forces de l'occupation du colon Settler Williams. La défaite de Settler Williams symbolise le déclin du système colonial. Comme dit le narrateur:

Even if you kill us  
Victory belongs to the people  
Victory belongs to the people (p.122)

Dans cette seconde chanson, le narrateur met en exergue l'unité du peuple africain. « I die for you, you die for me, we become a sacrifice for one another » (Ngugi, 1967, p.95). Autrement dit, pour Ngugi, un peuple uni est plus puissance que la bombe. La répétition « Victory belongs to the people » (p.122) indique que la victoire n'appartient pas à un seul individu mais à la société dans sa globalité. La victoire de Matigari est donc celle de toute la société Kenyane. Après l'indépendance, Matigari se rend compte que la nouvelle administration Kenyane est corrompue et incompétence. Mieux, l'élite Africaine au pouvoir se révèle comme une réplique du colonialiste. Cette élite africaine au pouvoir est plus cynique et plus dangereuse que l'administration coloniale. Par conséquent, Matigari devient un personnage problématique dans une société crise avec elle-même et son environnement. Dans le texte, la révolution s'opère sans changement: « This country has changed from what it was yesterday, or what it was when we fought for it. We have no part to play in it any more. I'm thinking of going to a country where there aren't as many problems as here» (p.91). Matigari exprime sa désillusion par rapport à la gestion de l'administration africaine. L'élite Africaine au pouvoir s'est transformé en un dictateur contre son propre peuple. La société Kenyane actuelle est rongée par des maux comme : la corruption, le népotisme, la malversation, l'injustice et le tribalisme. Matigari décide de s'exiler dans un pays démocratique où les droits élémentaires des citoyens sont respectés. Ainsi, l'appropriation de langue africaine peut jouer un rôle important le processus développement de la société.

## **2-2-Ngugi et l'affirmation d'identité africaine**

Dans son roman Matigari, Ngugi sert de l'anglais du colon pour créer une langue hybride teintée de l'anglais de sa majesté et du Gikuyu la langue de sa tribu. A travers la création de cette nouvelle langue anglaise, « l'écrivain n'entre donc pas dans pas un champ linguistique tout constitué. Il infléchit, transforme et refait la langue » (Tchassim, 2016, p. 23). Cette forme d'écriture subversive ou de rupture soumet le texte à plusieurs séries de manipulations

linguistiques. La grammaire est bafouée, la syntaxe et la structure de la phrase sont maltraitées, le texte foisonne de versets bibliques, de chansons et de proverbes :

The true seeker of truth never loses hopes. The true seeker of real justice never tires. A farmer does not stop planting seeds just because of the failure of one crop. Success is born of trying and trying again. Truth must seek justice. Justice must seek the truth. When justice triumphs, truth will reign on earth. (p.84)

Ce collage ou cette juxtaposition de proverbes montre que Ngugi réussit avec subtilité à transformer l'usage des proverbes en une forme d'écriture. Ici, l'auteur combine une série de proverbes pour former un paragraphe. L'objectif de Ngugi est de donner une saveur particulière à la lecture de son texte. Ce paragraphe est singulier parce qu'il est constitué uniquement de proverbes. Autrement dit, « les mots sont lancés dans des associations inattendues brisant les suites logiques d'idées » (Georges Ngal, 1994, p. 24). Cependant, ce phénomène de transformation, d'incorporation ou de transposition qui conduit la littérature africaine vers de nouvelles formes d'écriture n'est pas spécifique à Ngugi. De célèbres écrivains africains comme Ahmadou Kourouma, Amos Tutuola, Ayi Kwei Armah, Chinua Achebe, Gabriel Okara, Okot P'Bitek, et bien d'autres font de cette écriture d'hybridation le véritable canal de transmission et de diffusion des sensibilités ou réalités africaines. Dans son livre *Narrative and Freedom* (1994), Morson propose une nouvelle théorie de la temporalité romanesque fondée sur la notion de « side-shadowing » qu'il faut distinguer de celle de « foreshadowing ». L'innovation dans Matigari réside dans l'appropriation de l'anglais et les créations lexicales : 'wewe mwenda wazimu (p. 32), 'I am an African Anglophile and proud of it' (p. 102, Maendeleo ya muafirika, maendeleo wanawake' (p. 153). Ngugi se transforme en promoteur de la culture et des langues africaines quand il écrit Matigari en Gikuyu avant de le traduire en anglais. D'ailleurs, Ngugi fait cohabiter des titres écrits à la fois en Gikuyu et en anglais. Par exemple, le titre du roman Matigari est un nom Gikuyu, la première partie du roman intitulée *Wiping Your Tears Away* se traduit en Gikuyu par *Ngarũro wa Kĩrĩro* (p. 2), la deuxième partie : *Seeker of Truth and Justice* se traduit : *Macaria ma na Kĩhooito* (p. 67) et la troisième partie : *The Pure and the Resurrected* se traduit par Gikuyu *Gũthera na Mũriũki* (p. 129).

Matigari est un roman qui combine harmonieusement les éléments de l'oralité et les techniques romanesques modernes. Chez Dostoïevski, il s'agit, en gros, d'une nouvelle stratégie pratiquée par l'auteur pour donner un maximum de liberté et de volonté à ses personnages tout en refusant d'enfermer leur univers (Collington, 2006, p. 62). Les textes de Ngugi se situent au croisement des langues et des chants culturels et idéologiques. Ils véhiculent une vision du monde particulier, mise en relief à travers des formes et des figures littéraires spécifiques. Ainsi, l'œuvre s'élabore à partir d'un langage investi d'un double héritage culturel, c'est-à-dire dans le croisement de deux langues, la langue-mère (orale) et la langue anglaise (écrite). C'est dans cette dualité que s'inscrit le processus du travail de créateur (Karzazi, 2015, p.139). Ngugi prend la fragmentation du texte comme un alibi pour décrire la société anomique du texte. Ainsi, le désordre textuel ou formel qu'on observe est la représentation de la société Kenyan en fragmentation. La fragmentation, l'hybridation voire le mélange des genres littéraires constituent les traits distinctifs de l'œuvre de Ngugi. La prépondérance des proverbes, des chants et des références bibliques démontre le caractère singulier du roman.

On note chez Ngugi une volonté d'universalisme qui se manifeste par le viol des règles de l'écriture classique. La tropicalisation de l'anglais démystifie la langue du colon Settler Williams et permet à Ngugi de l'adapter au rythme de la sensibilité du lectorat africain déjà en

crise. Pour faciliter la transmission de ses messages et éviter toute crispation dans son mode d'écriture, il s'avère indispensable, pour l'écrivain, de se débarrasser de l'anglais d'emprunt et se forger un anglais nouveau (Tchassim, 2017, p. 29). Au-delà l'appropriation de la langue, Ngugi est en quête d'identité et d'affirmation de soi. Il est convaincu qu'occidentalisation et matérialisme vont la main dans la main avec l'accroissement de la corruption politique. C'est donc une écriture de crise et de liberté. L'écrivain africain lui-même a toujours été un microcosme de sa société. Si nous considérons la littérature comme un produit de l'expérience collective de la société dans laquelle vit un artiste. L'écrivain africain est bien le chroniqueur de cette ouverture progressive du monde africain qui s'éloigne de la société villageoise renfermée sur elle-même pour une conception du monde aux horizons plus vastes.

## Conclusion

A la fin de cette étude, on remarque que dans *Matigari* de Ngugi l'Occident est le symbole du mal et l'Afrique est l'incarnation du bien. La relation Afrique-Occident est donc le rapport dialectique qui existe le bien et le mal, le jour et la nuit, la vie et la mort. Il y a une relation d'interdépendance entre le maître et l'esclave, le dominant et le dominé. La vie du colon n'a pas de signification sans la colonie. Autrement dit, les pays colonisateurs ne peuvent s'en passer des colonies. L'Afrique a un rôle essentiel à jouer sur le marché de la globalisation. « L'espace représenté dans un texte littéraire est révélateur d'une certaine idéologie » (Eisenzweig, 1979, p. 184). Par conséquent, la promotion des valeurs culturelles africaines devient une nécessité. Ngugi se sert de sa plume pour revendiquer son identité culturelle et sa liberté. Derrière l'hybridité de son texte, on perçoit le dialogue interculturel entre les deux civilisations. Le dialogue des cultures ou la coexistence pacifique entre l'Afrique et l'Occident se traduit par la juxtaposition de l'anglais et du Gikuyu dans son œuvre. « Ce projet révolutionnaire, marqué tantôt par des connotations politiques, tantôt par des connotations esthétiques, est presque toujours un projet intellectuel » (Zima, 2011, p. 139). Ngugi invite les dirigeants africains et européens à reconsidérer les clauses de leur partenariat. La coopération Nord-Sud doit être un partenariat gagnant-gagnant car l'Afrique ne peut se développer sans l'Europe et inversement.

## Bibliographie

- COLLINGTON (T.), *Lectures chronotopiques: Espace, temps et genres romanesques*, Québec, XYZ éditeur, 2006.
- DADIE (B.B.), *La ville où nul ne meurt (Rome)*, Paris, Editions Présence africaine, 1968.
- EISENZWEIG (U.), « L'espace imaginaire du texte et de l'idéologie: propositions théoriques » in *Sociocritique*, Paris, Editions Fernand Nathan, 1979.
- KARZAZI (W.), « Nedjma de Kateb Yacine : une écriture fragmentaire » in *L'écriture fragmentaire dans les productions africaines contemporaines*, Paris, L'Harmattan, 2015, pp.129-155.
- LOTI (P.), *Le roman d'un Spahi*, Paris, Presses Pocket, 1987.
- MERCIER (J.P.), « Image du Noir dans la littérature enfantine de 1850 à 1948 » in *Notre*

librairie n° 91, Janvier-Février, 1988.

MORSON (G.S.), *Narrative and Freedom: The Shadows of time*, New Haven, Yale University Press, 1994.

MOSCOVISI (S.), *Introduction à la psychologie sociale*, Paris, Larousse, 1972.

\_\_\_\_\_, *La psychologie, son image et son public*, Paris, P.U.F, 1976.

NGAL (G.), *Création et rupture en littérature africaine*, Paris, L'Harmattan, 1994.

NGUGI (w. T.), *A Grain of Wheat*, Nairobi, Heinemann, 1967.

\_\_\_\_\_, *Decolonising the Mind: The politics of Language in African Literature*, Nairobi, Heinemann, 1986.

\_\_\_\_\_, *Matigari*, Nairobi, Heinemann, 1987.

TCHASSIM (K.), *Fictions africaines et écriture de démesure*, Lomé-Togo, 2016.

ZIMA (P.V.), *Texte et société : perspectives sociocritiques*, Paris, L'Harmattan, 2011.

